



SÉLECTION OFFICIELLE
FESTIVAL DE CANNES



LA CONQUÊTE

GAUMONT et MANDARIN CINEMA

présentent

LA CONQUÊTE

Un film de
Xavier DURRINGER

Scénario de
Patrick ROTMAN

Avec
**Denis PODALYDES Florence PERNEL Bernard LE COQ
Hippolyte GIRARDOT Samuel LABARTHE**

SORTIE le 18 MAI 2011

Durée : 1h45

Site officiel : www.gaumont.fr
Site presse : www.gaumontpresse.fr

DISTRIBUTION / GAUMONT

Quentin BECKER / Carole DOURENT
30, avenue Charles de Gaulle 92200 Neuilly/Seine
Tél : +33 1.46.43.23.06 / 23.14
qbecker@gaumont.fr / cdourlent@gaumont.fr

RELATIONS PRESSE / JOUR J COMMUNICATION

Michèle SEBBAG
Avec Nicolas WEISS / Caroline RIPOLL
Tél : +33 1.53.93.23.72
msebbag@wanadoo.fr

SYNOPSIS



6 mai 2007, second tour de l'élection présidentielle.

Alors que les Français s'apprêtent à élire leur nouveau Président, Nicolas Sarkozy, sûr de sa victoire, reste cloîtré chez lui, en peignoir, sombre et abattu. Toute la journée, il cherche à rejoindre Cécilia qui le fuit.

Les cinq années qui viennent de s'écouler défilent : elles racontent l'irrésistible ascension de Sarkozy, semée de coups tordus, de coups de gueule et d'affrontements en coulisse.

LA CONQUÊTE : L'histoire d'un homme qui gagne le pouvoir et perd sa femme.

XAVIER DURRINGER

UNE PREMIÈRE

Quand Eric et Nicolas Altmayer m'ont proposé un projet autour de la conquête du pouvoir de Nicolas Sarkozy, écrit par Patrick Rotman, j'ai été un peu affolé car jamais on n'avait fait un film sur un président en exercice, y compris aux États-Unis. Comment lutter contre mes propres peurs et contre ma paranoïa pour attaquer une telle montagne ? Pour y répondre, je me suis dit qu'il fallait être honnête dans l'approche et reposer la question du politique en France. Par exemple, on a choisi d'emblée de conserver les noms des protagonistes. Ce qui posait d'ailleurs des problèmes d'ordre légal. Et plus on me disait de ne pas toucher à ce sujet, plus l'excitation et la passion m'emportaient. Il fallait faire ce film. Conquérir une terra incognita.

SCÉNARIO SHAKESPEARIEN

Ce qui me semblait passionnant, c'est qu'il s'agissait d'une lutte au sein d'un même clan : il y avait Chirac, Villepin et Sarkozy qui se disputaient le pouvoir. On était donc très proches d'un scénario shakespearien. Mais ce qui m'a aussi séduit, c'est cette métaphore extraordinaire du rapport amoureux à travers cette femme – Cécilia Sarkozy – qui, pendant vingt ans, se bat pour sortir l'homme qu'elle aime de l'ombre et l'amener dans la lumière. Et qui, le jour où cet homme accède au pouvoir, le quitte pour partir avec un autre. Du pur romanesque ! Du drame absolu !

Il ne fallait surtout faire ni un film à charge, ni un panégyrique, mais montrer que ces personnages sont des êtres sensibles, profondément humains, et parfois émotionnellement compliqués voire perturbés. C'est donc un film sur la politique, mais aussi sur les enjeux affectifs et psychologiques de la conquête du pouvoir. Au fond, ce que je voudrais, c'est qu'en sortant de la projection les gens aient envie de parler de la représentation du monde politique : le film est fait pour susciter le débat, pour que les spectateurs se demandent pourquoi Sarkozy les a autant touchés ou comment il a réussi à capter 80% de l'électorat de Le Pen. Il s'agissait de décrire le mécanisme infernal de la conquête : ce film est sous forme d'un terrible memento.



On s'est alors demandé comment faire pour être crédible et très proche du réalisme anglo-saxon, tout en piquant la curiosité du spectateur avec des « personnages » qu'on voit tous les jours à la télé. Il me semblait évident qu'il fallait se départir d'une image documentaire froide, et s'éloigner de tout effet d'imitation ou de caricature pour porter un regard nouveau sur le monde politique. Du coup, je me suis plongé dans quelque 10 000 photos de Sarkozy prises entre 2002 et 2007 pour travailler l'aspect contrasté de la lumière et la majesté de lieux comme l'Élysée, la place Beauvau, le quai d'Orsay etc...

Il aura fallu trois mois de préparation, de plans, de découpages précis avec le chef-opérateur Gilles Porte pour tenter de faire de cette histoire que tout le monde connaît un film de cinéma.

« LE MONDE EST UNE SCÈNE DE THÉÂTRE »

Je me suis rendu compte que l'homme politique, dans son rapport aux médias et à la « peopolisation », était très proche des vedettes de cinéma ou de la chanson. Tout comme un artiste, un homme politique est en représentation : il est coiffé, maquillé, habillé. On lui écrit ses discours, il les répète, il les joue. Puis, la lumière est braquée sur lui, il est confronté à la foule qui l'applaudit et à la solitude avant d'entrer en scène. Finalement, il est comme l'acteur qui se retrouve brusquement sous les projecteurs et le feu des critiques de la presse, celles de son propre camp et de ses adversaires. Cela m'a fait penser à une métaphore du théâtre. Car, pour moi, ce film

est une représentation de la réalité. D'ailleurs, comme un comédien de théâtre, l'homme politique se retrouve par moments coupé de la réalité du monde. Du coup, c'était important qu'on voie Sarkozy répéter devant des salles vides avant d'apparaître devant son public, ou se mettre littéralement en scène devant les journalistes pour y afficher sa tristesse ou son désarroi pour montrer aux Français qu'il est un homme comme les autres. Le tout étant calculé et maîtrisé pour toucher les électeurs grâce à un travail sur l'image – un vrai travail d'acteur.

C'est vraiment Nicolas Sarkozy qui a bouleversé le rapport du politique aux médias et l'image qu'on pouvait avoir des hommes politiques en se starifiant. Il a joué la transparence. Pour la première fois dans la vie politique française, le chef de l'Etat s'affiche en lunettes de soleil dans les magazines people qui relatent ses vacances ou sa liaison avec un mannequin ! Il est le premier à avoir mis en scène ses propres émotions. C'est grâce à cela qu'on a pu en faire un film. Comme il le dit lui-même dans le film, « au nom de cette foutue transparence, maintenant je vais devoir rendre des comptes ! ».

Il y avait aussi ces scènes que tout le monde connaît, comme celle de La Baule où Villepin sort de l'eau, car elles ont été mitraillées par les paparazzi. Mais mon parti-pris pour toutes les scènes était de me situer de l'autre côté du miroir : au lieu de voir les journalistes de dos tenter d'approcher les hommes politiques, on les cadre de face. Se retrouver dans les moments d'intimité comme une petite souris. Jubilatoire !

DU FILM NOIR AU WESTERN

Ce qui est très frappant, c'est que l'univers des hommes politiques relève des mêmes codes que ceux du film noir : ils sont entourés de gardes du corps armés, munis d'oreillettes et de lunettes noires, qui font partie d'un système pyramidal organisé autour du chef. Un peu comme dans LE PARRAIN, qui était déjà une métaphore du metteur en scène, on se flingue ici à coups de petites phrases assassines et de déclarations lapidaires, et on téléphone avec la main devant la bouche pour éviter qu'on ne lise sur les lèvres. D'ailleurs, on est constamment dans le culte du secret où les portes-flingues et autres lampistes sont prêts à tomber pour protéger le chef, au nom d'un certain code de l'honneur.

Il y a aussi une truculence des dialogues, notamment chez Chirac et Villepin qui s'expriment souvent comme des hussards. C'est pour cela que j'ai utilisé les codes du western en cadrant mes protagonistes en gros plans – sauf qu'ici, on se flingue avec des mots. Et moi qui ai eu l'habitude de faire des films autour de bandes d'hommes, je me sentais assez à l'aise dans cet univers politique où Sarkozy est constamment entouré de ses conseillers.

Ces dialogues – à la Audiard – qui résonnent sous les lambris dorés de la République, dans des situations parfois dramatiques, donnent au film énormément d'humour, et on est à certains moments proches de la comédie pure.

LA QUESTION DE L'INCARNATION

Quand Denis Podalydès est arrivé pour les essais, le crâne chauve recouvert d'un peu de cirage, il s'est produit une alchimie extraordinaire : il avait une scansion, une rythmique et une gestuelle proches de Sarkozy, sans aller dans l'imitation ou la caricature. A partir du moment où sa voix était juste, je savais que son corps serait juste. On n'a utilisé ni artifice, ni prothèse, si ce n'est du maquillage comme pour tout acteur. Denis m'a tout de suite dit : « Je serai sincère ». Du coup, il a interprété le personnage avec ses qualités et ses défauts, si bien qu'on croit à ce qu'il dit au moment où il le dit. Ce qui résume formidablement l'homme qu'est Sarkozy. Par exemple, il est incroyablement sérieux dans ses déclarations, même quand il dit qu'il va faire une retraite dans un monastère, alors qu'il finit sur le yacht de Bolloré. Mais on y croit.

Denis apporte le sérieux, mais aussi la truculence et le talent absolu pour la comédie. On pourrait presque croire aujourd'hui, en regardant Nicolas Sarkozy, qu'il est une caricature de l'acteur Podalydès.

Face à lui, il fallait trouver des interprètes qui ne soient pas totalement « dévorés » par l'acteur génial qu'est Denis. Avec Bernard Le Coq, dans le rôle de Chirac, Samuel Labarthe, dans celui de Villepin et Florence Pernel pour Cécilia, tous plus vrais que nature, j'ai trouvé des comédiens à sa hauteur qui ont joué leur partition en parfaite symbiose avec Denis. Ils ont tous fait un formidable travail sur le corps et sur la voix, ce qui était un exercice périlleux.



De même, je voulais que les seconds rôles, comme Hippolyte Girardot, Saïda Jawad, Mathias Mlekuz, Grégory Fitoussi, et Dominique Besnehard, aient chacun leur fonction auprès de Nicolas Sarkozy, leur façon si particulière de servir le chef et de s'adresser à lui... On a fait avec tous un gros travail de table, de lectures et de discussions incessantes.

Tout comme il fallait diriger vraiment les figurants pour qu'ils soient parfaitement crédibles dans leur manière d'acclamer ou de toucher Sarkozy, comme s'ils voulaient faire corps avec lui. Et c'est parce que Denis sentait cette ferveur qu'il pouvait s'en servir pour être galvanisé par la foule.

UN BEAU CLASSICISME

Il nous fallait une mise en scène classique : j'ai alterné entre des travellings et de grands plans-séquences sur Denis Podalydès qui pouvait jouer son texte pendant trois ou quatre minutes d'affilée. Il s'agissait de laisser les acteurs prendre toute leur place et respirer – en somme, leur laisser la liberté d'être. Même si on a l'impression d'être à l'Elysée ou à Beauvau, ce ne sont pas les décors que l'on filme : ce qu'on filme, ce sont les visages et les corps. C'est pour cela qu'il y a autant de plans larges : pour donner toute sa place au corps entier des acteurs, et privilégier le rythme et le mouvement pour qu'il n'y ait pas deux scènes identiques. En m'appuyant sur les photos, j'ai remarqué que les conseillers étaient sans cesse debout, aux aguets, en alerte. Du coup, si Villepin et Sarkozy sont assis à un bureau, l'entourage des « chefs » est lui constamment en mouvement. On a tourné en Scope super 35, avec une seule caméra.

SOLITUDE

Je voulais que la toute première image du film soit symbolique et métaphorique : un travelling très lent nous montre un homme profondément seul, en robe de chambre, qui joue avec l'alliance de sa femme, le jour où il devient Président de la République. Le film est contenu dans ce plan : « lui seul sait ce qu'il a gagné au regard de ce qu'il a perdu, et lui seul sait ce qu'il a perdu au regard de ce qu'il a gagné. » . D'autres plans encore nous montrent la solitude de cet homme qui, paradoxalement, est tout le temps entouré : dans son bureau, face à la foule venue l'applaudir, à la terrasse d'un café etc. C'est définitivement un personnage shakespearien.

UNE MUSIQUE EN CONTREPOINT

Je n'ai jamais hésité sur le choix du compositeur : dès le départ, je voulais Nicola Piovani. Je me souvenais de ses partitions pour les deux derniers films de Fellini, INTERVISTA et LA VOCE DELLA LUNA, et de ses musiques pour les frères Taviani ou pour LA VIE EST BELLE de Roberto Benigni. J'avais envie d'une musique qui crée une distance par rapport à l'action : je voulais un contrepoint baroque, proche du cirque et de l'opéra, qui évoque la théâtralité de la vie politique et qui ait une dimension quasi burlesque. Car pour moi, Sarkozy a un côté chaplinesque dans ses tics et sa démarche presque boiteuse.

« Je veux toujours être là où on ne m'attend pas. C'est la stratégie du contre-pied. On va ouvrir huit chantiers en même temps. Ils ne vont rien comprendre. Je vais être le Ministre de l'actualité ! »

Nicolas SARKOZY

PATRICK ROTMAN

GENÈSE D'UN PROJET HORS NORMES

C'est un projet déjà ancien : Eric et Nicolas Altmayer m'ont contacté après avoir vu mon film sur Chirac, diffusé sur France 2 en 2006 : ils voulaient me parler d'un projet de politique-fiction autour des quatre semaines qui suivirent la mort du président de la République française. Pour être franc, je n'étais pas très emballé : je me disais que si on voulait faire un film politique, il fallait avoir un rapport très fort au réel, comme le font les Anglo-saxons, pour que le spectateur ait des points de repère et s'intéresse à ce qu'on lui raconte. D'ailleurs, cela fait plusieurs années que je pensais qu'on devrait réaliser un film de fiction à partir de personnages politiques réels. Cette idée m'était venue en faisant mes documentaires sur Mitterrand et Chirac qui, pour moi, sont de véritables personnages romanesques susceptibles de nourrir un long métrage de cinéma. Le milieu politique est un monde où les tensions sont extrêmes, les passions violentes, les haines exacerbées.

Chez Sarkozy, il y avait tous les ingrédients dont on peut rêver pour raconter la conquête du pouvoir à l'âge des médias – sans même parler de la dimension mélodramatique qu'un scénariste n'aurait jamais osé imaginer... J'ai donc proposé aux frères Altmayer de raconter à l'écran cette histoire comme le faisaient les anglo-saxons. Ils m'ont très vite donné leur accord pour écrire le premier film français sur un président en exercice, en conservant les noms des personnages. On était très exaltés à l'idée de défricher un territoire inédit et d'essayer d'être à la hauteur de l'enjeu. Rapidement, on s'est dit qu'il fallait faire tenir l'histoire en une journée – celle du second tour de l'élection présidentielle – au cours de laquelle viennent s'insérer les cinq années qui ont amené Sarkozy au pouvoir.

IMMERSION DOCUMENTAIRE

Pour mon film sur Chirac, j'avais déjà réuni une importante documentation et fait des dizaines d'interviews, dont une de Sarkozy.

Pour LA CONQUÊTE j'ai dépouillé toute la presse de 2002 à 2007 et lu une soixantaine de livres que j'ai tous scrupuleusement annotés. Ce qui m'a permis de croiser tout un ensemble d'histoires et d'anecdotes qui ont directement nourri le scénario. Puis, j'ai rencontré des informateurs, protagonistes ou témoins.

J'ai aussi visionné des dizaines d'heures d'archives qui m'ont aidé à visualiser certaines scènes.

J'ai également été aidé par le journaliste de France 2, Michael Darmon, embauché comme « consultant historique » par la production, car il a été témoin de nombreux événements relatés dans le film et il a suivi Sarkozy pendant des années. Ses carnets de notes tenus pendant des années ont fourni des indications très pertinentes. Au final, je me suis retrouvé avec une formidable matière documentaire dont j'ai dû m'imprégner pour connaître toutes sortes de détails : qui tutoie qui ? Dans quel bureau se voient-ils ? En quels termes parlent-ils de tel ou tel leader politique ? Etc.

PLUS VRAI QUE NATURE

J'insiste : LA CONQUÊTE est une fiction, une fiction documentée mais une fiction. La très grande majorité des scènes sont inventées, comme les dialogues. Il y a certes une vingtaine de scènes qui sont proches de la réalité, comme les face-à-face entre Sarkozy et Chirac et les affrontements Sarkozy-Villepin. A l'inverse, bien des séquences sont de pures fictions, comme celle où Villepin fait répéter à Chirac « Je décide, il exécute ». C'est une scène totalement imaginaire mais empreinte de réalité : je sais que Villepin préparait effectivement Chirac pour certaines émissions de télévision, et j'ai la quasi certitude, par une source très proche, que Villepin est bien l'auteur de la formule. Tout comme il a vraiment dit « Je vais le baiser avec du gravier ». Il faut bien voir que les hommes politiques s'expriment le plus souvent comme cela. Du coup, j'ai été très attentif à retrouver ce registre de langue d'une grande violence qui va en surprendre plus d'un. Dans ce film tout se mélange donc, le vrai et le faux, le réel et l'imaginaire. Finalement, la fiction est une manière de dire le vrai avec du faux. La question n'est pas d'être exact, mais d'être vraisemblable.

HUMAIN, TERRIBLEMENT HUMAIN

D'entrée de jeu, je ne voulais surtout pas faire un pamphlet ou un tract politique de dénonciation : le spectateur ne changera pas d'opinion politique après avoir vu le film ! C'est avant tout une œuvre de cinéma. D'ailleurs,



le film humanise, en un sens, le personnage de Sarkozy qui ressort comme un type profondément seul, avec ses fêlures, ses faiblesses : c'est un homme qui sacrifie tout à son obsession du pouvoir et qui, en même temps, perd sa femme. C'était d'autant plus important que Sarkozy est un personnage qui peut être tellement caricatural par lui-même que si j'avais grossi le trait, on aurait abouti à une sorte de pantin ridicule. C'est une sorte de chef de bande auquel ses conseillers sont totalement dévoués : il faut le soutenir, lui remonter le moral, le distraire etc. C'est pour cela que je trouvais intéressant de rester au sein du « clan » des « Sarko boys » et d'en observer les rivalités et les luttes intestines.

Dans le film, Sarkozy est à tour à tour pathétique au point qu'on a envie de le consoler, puis odieux et grandiose, ou encore manipulateur génial bourré d'intuitions etc. C'est une démarche que j'avais déjà dans mes documentaires, où je ne cherchais ni à susciter d'empathie particulière, ni de détestation non plus. Mais à montrer ces « fauves exceptionnels » que sont les hommes politiques à ce point dans leurs contradictions et complexités. C'est en cela que ce sont des personnages profondément cinématographiques.

« Je suis seul Dominique. Je me suis fait tout seul et je resterai seul dans cette bataille. Et le président il croit me connaître mais je le connais encore mieux. Il ne m'aura pas, le président. Il est fini, le président. Je suis libre. Je suis seul et je suis libre. Et vous Dominique... Vous êtes mort. »

Nicolas SARKOZY

ÉRIC et NICOLAS ALTMAYER

UN SYSTÈME POLITIQUE À BOUT DE SOUFFLE

C'est un projet dont l'initiative est antérieure à la présidentielle de 2007. On voulait produire un film sur la politique, non seulement parce que le contexte et les personnages sont extrêmement cinématographiques – voire shakespeariens si l'on pense aux trois protagonistes –, mais aussi parce que c'était l'occasion de faire un film

Dans une première approche du sujet, on avait imaginé une hypothèse dramatique : la mort accidentelle du président de la République nouvellement élu, Nicolas Sarkozy, à l'occasion d'une fuite éperdue vers l'aéroport de Roissy pour aller chercher sa femme. Que se passe-t-il alors pendant les 45 jours qui suivent ? Quelle est la machine qui se met en branle quand de nouvelles élections doivent être organisées ? A quel point cette machine est-elle éloignée du débat d'idées ? Mais Patrick Rotman, qui a d'abord travaillé sur ce postulat, nous a dit que cela ne fonctionnerait pas. Il avait raison : l'association de personnages de fiction avec des personnages réels finissait par décrédibiliser les uns et les autres. Et plutôt que de raconter une campagne fictive, Patrick nous a conseillé de relater ce qui s'est vraiment passé. Il s'est à ce moment rapproché du journaliste Michaël Darmon, lequel était le correspondant de France 2 auprès du candidat Sarkozy depuis cinq ans. Michaël a été tout au long de l'écriture et du tournage, notre «conseiller historique».

EN TERRE INCONNUE

On a eu le sentiment de franchir la zone d'entrée d'un territoire dont tout le monde se méfie. Cela relève d'une forme d'autocensure dont le système français est très coutumier : on s'impose des limites dans des domaines où, a priori, il n'y a aucune raison de le faire. A tel point que pas mal d'amis m'ont demandé comment nous avons



sur le monde dans lequel nous vivons. Un monde où, comme le disait déjà Tocqueville, « la politique n'est plus un débat d'idées, mais une foire d'empoigne où l'on réclame en permanence du pain, des jeux et des boucs émissaires ». L'instantanéité de la médiatisation, comme l'exacerbation du marketing électoral et le poids des rivalités plus personnelles qu'idéologiques, font que le débat politique, au sens ambitieux du terme, a disparu. C'est ce qu'on voulait raconter et il n'y a pas plus emblématique que l'accession de Nicolas Sarkozy au pouvoir pour l'illustrer. D'ailleurs, je trouve qu'il y a un lien très direct entre la manière dont le système politique tourne à vide et la façon dont les électeurs-citoyens s'en détachent. Notre propos était bien entendu d'alerter sur les dangers d'une telle dérive et certainement pas de nous en féliciter.

fait pour aborder un tel sujet. Et je leur répondais : pourquoi ne le ferions-nous pas ? A partir du moment où le film n'est pas conçu comme un pamphlet ou un réquisitoire, mais plutôt comme un film d'approche anglo-saxonne, factuel et réaliste, rien ne nous empêchait de le faire. Et d'ailleurs, nous avons fini par trouver les partenaires permettant au film de se monter. A ce titre, le soutien de Gaumont nous a donné une sorte de caution morale auprès de nos interlocuteurs successifs dont nous leur savons gré.

Paradoxalement peut-être, nous n'avons pas non plus reçu de pression particulière du pouvoir politique. C'est vrai que nous sommes restés discrets dans un premier temps, ce qui ne veut pas dire que le scénario n'ait pas

circulé... D'autant plus que Le Canard Enchaîné a très tôt révélé l'existence d'un projet autour de Sarkozy. Mais je pense que l'Élysée a dû se dire qu'un interventionnisme politique trop frontal remettant en question la liberté d'expression aurait été lourd de conséquences. Et je crois aussi que Sarkozy est le premier président dont le rapport aux médias est autant en rupture avec les conventions, et qu'il appartient à une génération totalement habituée à la médiatisation des faits et gestes du président. En tout cas, Sarkozy rend un tel projet bien plus envisageable aujourd'hui que ses prédécesseurs...

AU CORDEAU

On a tourné le film pour 5 millions d'Euros, ce qui prouve qu'on peut produire un film ambitieux comme LA CONQUÊTE pour un budget raisonnable quand les conditions sont réunies. L'ensemble des acteurs étaient conscients qu'on tournait un film hors du commun, et aucun d'entre eux n'a eu d'exigence particulière. Par ailleurs, avec Xavier Durringer, on a établi un plan de travail extrêmement précis comportant surtout des plans-séquences. Mais c'était possible parce qu'on a travaillé avec des comédiens de théâtre extraordinaires – et particulièrement Denis Podalydès – capables d'allonger trois pages de texte sans faute. Mine de rien, cela joue beaucoup sur le rythme d'une journée de travail et c'est à ce prix qu'on a pu tenir nos 40 jours de tournage, en limitant le nombre de prises et grâce à une préparation intense.

RÉJOUISSANT

Je ne m'attendais pas à ce que le film soit aussi drôle et jubilatoire. Je crois que cela s'explique par le côté truculent de la personnalité de Xavier et par son instinct qui l'a amené à penser à la commedia dell'arte et, du coup, à faire appel à Nicola Piovani pour la musique. C'est aussi grâce à Denis Podalydès qui, notamment sur scène, a le don d'amener ses personnages vers la farce et la comédie. Au final, cela crée un décalage très drôle avec la matière ultra-réaliste du film.



« Vous avez vu les images du nabot avec les ouvriers. Quelle démagogie ! Quel... Quel populisme ! On dirait Pujade et les petits commerçants ! »

Dominique de VILLEPIN

DENIS PODALYDÈS

Quelle a été votre première réaction lorsqu'on vous a proposé d'incarner Nicolas Sarkozy ?

Un enthousiasme immédiat. Pourquoi ? Le goût des films politiques. Voilà des années que j'attendais d'incarner un homme politique, réel ou fictif. La politique est un formidable champ de jeu et de situations que le cinéma français a peu exploré. À l'étranger, bien des films ont montré la voie: THE QUEEN, IL DIVO, ou W- L'IMPROBABLE PRESIDENT, récemment. Que ce soit Sarkozy, le président en exercice, ne m'a sur le moment pas dérangé et n'a pas entamé mon enthousiasme. Au contraire même. L'envie de jouer dans le présent, au présent. Le désir d'approcher de l'intérieur ce personnage étonnant qu'est Nicolas Sarkozy, qu'on soit de son bord ou non.

Vous intéressez-vous en général à la politique ?

Oui, beaucoup. Je lis les rubriques « politique » dans la presse comme un vaste roman feuilleton qui s'écrit au jour le jour. Il y a des périodes passionnantes, parfois angoissantes, comme en ce moment.

Est-ce qu'on s'approprie un personnage tel que Nicolas Sarkozy ?

Il faut essayer de ne pas être partisan, de faire taire en soi le citoyen qui vote et qui juge. Aller plutôt chercher le côté physique, l'animal politique qu'est Sarkozy, le rendre vivant, vivace, rapide, et mystérieux. Et drôle. Ce qu'il est. Il a beaucoup d'humour par rapport à quantité d'autres hommes politiques.

Comment avez-vous travaillé la voix ?

Par imprégnation lente. En ressasant certaines phrases. Je ne cache pas un certain travail d'imitation, mais de



Avez-vous ressenti le besoin de vous documenter ? De visionner des images d'archives afin d'étudier le « personnage » ?

Oui, je suis passé par le travail normal sur ce genre de rôle : écouter la voix, visionner les documentaires existants, les reportages, les multiples images – il y en a presque à l'infini. Et puis ensuite, laisser venir, s'immerger, laisser la figure prendre peu à peu sa place, sans forcer le travail. On ne voulait pas forcément créer une copie, un double exact par le visage, la voix ou la démarche, mais créer un air de famille, une figure qui fut tout à fait moi et tout à fait – ou presque – Sarkozy. J'ai lu une très belle réponse de Depardieu à une question semblable : « Il n'y a rien à faire, il faut laisser glisser ». Il ne parlait certes pas d'un rôle de composition, mais je crois qu'il faut aussi, même en voulant incarner quelqu'un comme Sarkozy, « laisser glisser ». Pour donner le sentiment que l'acteur et le personnage sont libres.

l'intérieur, si je peux dire, en laissant venir la voix sans la forcer, en cherchant l'exactitude du rythme plus que l'exactitude du timbre.

Comment faire en sorte d'éviter la caricature ou le pastiche ?

Il faut du temps, de l'attention, de la patience. Beaucoup écouter et observer. Je me passais certaines émissions en boucle, comme j'aurais écouté un disque : « Cent minutes pour convaincre », avec Arlette Chabot, par exemple.

Et il ne faut jamais regarder ou écouter les imitateurs. Parfois aussi couper le son, ne regarder que le corps. Ou ne faire qu'écouter la voix. Se détacher du contexte immédiat de l'élection présidentielle. Imaginer aussi, improviser des situations en y emmenant le personnage. Se détacher peu à peu d'un réalisme strict. Après tout, dans le film, il devient un personnage de fiction.

Avez-vous eu besoin d'un minimum d'empathie pour lui, en faisant d'ailleurs abstraction de vos opinions politiques ?

Oui, mais d'une certaine manière, je m'identifie facilement aux hommes politiques. Ils m'intéressent de toute façon, de gauche ou de droite. Lui m'avait toujours intéressé, bien que j'aie toujours voté à gauche, sans état d'âme particulier à ce sujet.

Par moments, « votre » Sarkozy évoque un personnage shakespearien, une sorte de Roi Lear, tour à tour grandiose et pathétique, émouvant et odieux...

Shakespeare est le plus grand auteur de drames politiques. Ses personnages ont influencé tout le théâtre qui touche à ces questions, et le cinéma aussi, qui n'a pas échappé à cette influence. Parfois je pensais à RICHARD III, alors que je venais de jouer RICHARD II.

L'acteur se couchant n'a plus rien à voir avec son personnage. Il faut se méfier des rapprochements entre théâtre et politique, théâtre et cinéma. Cela flatte peut-être mais accrédite aussi l'idée du mensonge permanent en politique.

Comment avez-vous travaillé avec Xavier Durringer ?

Une grande liberté dans le travail. Des plans séquences. Une ouverture à l'improvisation, à la bifurcation. Un sens du rythme et de la comédie. Un accord parfait dans les enjeux et les méthodes de travail. On avançait ensemble et en confiance, en s'amusant et en se passionnant. Il a lui-même une énergie sarkozienne – je ne dis pas sarkozyste, je précise !



Les costumes vous ont-ils aidé à entrer dans la peau du personnage ?

J'ai particulièrement goûté le travail de Jurgen Doering, qui m'a emmené chez un tailleur du 8ème arrondissement de Paris où s'habillent certains hommes politiques, et où nous avons trouvé les costumes. Je rends aussi hommage au talent prodigieux de Dominique Colladant, maquilleur, avec lequel nous avons mis au point le visage – le maquillage et la perruque –, et aux personnes qui ont assuré le suivi.

Etes-vous d'accord pour dire qu'il y a une proximité entre la vie politique et le théâtre ?

Oui, bien sûr. Proximité mais pas identité. Le président, quand il se couche, est toujours le président.

« Jamais ! On m'a collé cette histoire dans les pattes pour m'empêcher de prendre la présidence de l'UMP. Mais un jour, je retrouverai le salopard qui a monté cette affaire, et il finira sur un crochet de boucher. »

Nicolas SARKOZY

FLORENCE PERNEL

Comment avez-vous réagi quand on vous a proposé d'incarner Cécilia Sarkozy ?

Lorsque Xavier Durringer m'en a parlé, je me suis d'abord demandé s'il était sérieux. Certes, j'avais la même coupe de cheveux qu'elle à l'époque, mais la ressemblance s'arrêtait là. Autant dire que je ne m'étais jamais projetée dans le rôle de Cécilia Sarkozy qui est une femme très loin de moi. Non seulement physiquement – je ne lui ressemble pas du tout –, mais surtout au niveau du caractère car elle me donnait le sentiment d'un personnage froid et dur, qui cherchait à se protéger et qui était constamment aux aguets pour construire la carrière et le plan-média de son mari. Mais je n'avais aucun jugement moral ou politique sur elle : j'étais censée l'incarner, et non pas partager ses opinions. Et dans le même temps, j'étais très excitée à la perspective de jouer un rôle pareil.

Comment avez-vous travaillé le rôle ?

Je l'ai abordé par couches successives, comme un mille-feuille. J'ai d'abord consulté toute la documentation qui existe sur elle : par chance, elle s'est tellement donnée aux médias qu'il existe énormément d'articles sur elle et deux biographies : LA FACE CACHÉE DE L'EX-PREMIÈRE DAME de Laurent Léger et Denis Demonpion, et CÉCILIA d'Anna Biton. En revanche, il y a peu de films sur elle. Heureusement, j'ai retrouvé un numéro d'ENVOYÉ SPECIAL de 2002 qui m'a beaucoup aidée. A l'époque, Sarkozy et elle étaient à Beauvau, et on la voit donc dans l'exercice de ses fonctions, en train de faire attendre des préfets ou de passer du temps avec son fils etc. J'avais aussi des images télévisées du couple Sarkozy qui se rend en Guadeloupe pour tenter une réconciliation. C'était une formidable source d'informations au niveau de sa gestuelle et de ses postures.

Et la voix ?

Au départ, j'ai travaillé un phrasé particulier mais dès que j'ai fait une première lecture avec Xavier Durringer, il m'a conseillé de laisser tomber : comme on ne connaît pas la voix de Cécilia, contrairement à Sarkozy ou Chirac, personne ne se souviendrait de sa manière de s'exprimer. Il m'a plutôt conseillée de partir de ma propre voix et de ne pas m'encombrer de cette contrainte. Du coup, je me suis focalisée sur la gestuelle, la démarche et le maintien qui sont très révélateurs d'un personnage. Mais j'avais besoin d'un « miroir » pour mesurer mes progrès et j'ai donc contacté une amie comédienne, Juliette Coulon, qui m'a bien aidée.



« La France n'appartient à personne parce qu'elle s'appartient elle-même. La France n'est pas une nostalgie. La prosternation devant le passé ne doit pas occulter l'avenir. Les grands pays empêtrés dans leur histoire oublient l'avenir. La France est une idée, un avenir. Il faut que j'incarne cette idée. »

Nicolas SARKOZY

Qu'est-ce qui vous a le plus frappée chez elle ?

Je dois dire que j'ai été bluffée par sa décision de quitter Sarkozy ! D'un côté, j'étais un peu choquée parce qu'elle était mariée à un homme aux responsabilités énormes, mais j'étais aussi admirative de son courage : c'était un geste très libérateur pour les femmes. En m'intéressant à elle de près, j'ai découvert une femme plus complexe et contradictoire que celle qu'on a l'habitude de voir dans les médias. Ce qui m'a le plus frappée, c'est son antagonisme entre une vie qu'elle ne semble pas avoir choisie et contre laquelle elle résiste, et l'énergie qu'elle a longtemps déployée pour mettre son couple en scène et en lumière.

Comment s'est passée votre transformation physique ?

Le plus compliqué, c'est que je tournais jusqu'au 5 août et que le tournage de LA CONQUÊTE a démarré le 2 août. Du coup, je n'ai pu me « transformer » en Cécilia que le 6 août. Et je me suis rendu compte, une fois encore, que lorsqu'on a la tête de son personnage, on se glisse beaucoup plus facilement dans sa peau. Du coup, une fois qu'on m'a teinté en brune, que j'ai eu les yeux bleus et que j'ai mesuré 10 cm de plus, tout ce que j'avais accumulé comme travail sur Cécilia s'est mis en place dans ce physique que je me suis peu à peu approprié.



Comme on le voit dans le film, c'était la seule femme dans un univers d'hommes...

Oui, et je crois qu'elle l'a bien payé d'ailleurs. Elle s'est battue pour se faire sa place : d'où cette rivalité avec les « Sarko'boys » qu'on sent bien dans le film. Il faut bien voir que c'est elle qui était proche de « Dieu » et qui s'entretenait directement avec lui ! Il la sollicitait constamment, lui demandait son avis et la consultait. Mais je crois que derrière ce volontarisme de femme forte à la poigne de fer, il y avait aussi une femme luttant contre son malaise permanent, sa timidité, son besoin de se préserver : d'où cette apparente froideur. Elle avait donc des responsabilités écrasantes vis-à-vis de son mari, tout en redoutant le monde de la politique. C'est sans doute cette contradiction qui suscitait chez elle de la confusion, voire de l'agressivité. En la jouant, j'ai constamment pensé à ce décalage qu'il y avait entre la personne qu'elle est sans doute profondément – quelqu'un de réservé – et l'image d'elle qu'elle projetait.

Sarkozy peut aussi se montrer cassant à son égard...

C'est vrai qu'il la rabroue brutalement, y compris devant ses conseillers. Dans les deux biographies consacrées à Cécilia, on comprend bien que ce changement de ton se produit au moment où Sarkozy prend l'UMP : elle est en désaccord avec lui car elle a non seulement le sentiment qu'il va se banaliser, mais aussi que leur vie privée va en être profondément bouleversée, et la suite lui donnera raison.



**« Cela fait trente ans que je me prépare.
Pour me déloger, faudra y aller à l'arme blanche. »**

Nicolas SARKOZY



BERNARD LE COQ

Comment êtes-vous arrivé sur ce projet ?


Il y a quelques années, Patrick Rotman, que je connaissais, m'a demandé si on m'avait déjà proposé de jouer Chirac ! Je lui ai répondu qu'on m'avait effectivement dit que j'avais une vague ressemblance avec lui, mais que cela ne s'était jamais concrétisé par un rôle. Patrick m'a alors expliqué qu'il aurait peut-être un scénario à me faire lire. Je n'ai plus entendu parler de ce projet jusqu'à ce que, six semaines environ avant le début du tournage, Xavier Durringer me contacte, convaincu que je pouvais interpréter Chirac : d'entrée de jeu, il m'a fait totalement confiance.

Aviez-vous un peu d'appréhension à l'idée d'incarner un personnage inscrit dans l'inconscient collectif des Français ?

Etonnamment, moi qui suis plutôt angoissé en général, je n'ai pas eu trop d'inquiétude en abordant ce film. Je crois que c'est d'abord lié au formidable travail de maquillage de Dominique Colladant : en me regardant dans la glace, je trouvais qu'il y avait une familiarité avec le personnage qui me rendait crédible dans le rôle. J'ai aussi visionné beaucoup d'images d'archives de Chirac, et notamment le documentaire de Patrick Rotman. Cela m'a beaucoup aidé à étudier ses mimiques, sa gestuelle, sa manière de marcher et son regard si particulier.

Comment avez-vous réussi à éviter le pastiche ou la caricature d'un homme politique aussi imité ?

Mais je remercie du fond du cœur les imitateurs ! Je n'ai moi-même aucun don d'imitation et lorsqu'un



*« Faut pas s'affoler, Jean-Louis.
Ça m'en touche une sans faire bouger l'autre.
Nicolas, comme il a fini sa croissance,
il lui manquera toujours cinq centimètres
pour vraiment réussir. Mais tu as raison.
Je vais le mater.
Sarkozy sera mon dernier scalp. »*

Jacques CHIRAC

Qu'avez-vous pensé du scénario ?

J'ai été emballé à la fois par le propos et la manière dont le récit est mené : j'ai trouvé fascinante l'histoire de ce président qui s'expose avec une impudeur incroyable et qui cherche à occuper l'espace en permanence, tout en se prenant des coups sur la tête. Le scénario comportait donc de vrais enjeux dramatiques et présentait un intérêt historique pour nos concitoyens. Mais surtout, j'ai ressenti un plaisir jubilatoire à lire les passes d'armes entre les personnages.

imitateur grossit le trait, c'est pour moi une mine d'informations très utiles : cela m'a permis, par exemple, de repérer précisément telle ou telle inflexion de voix de Chirac. Mon travail a consisté ensuite à me débarrasser de ces « effets » pour aller vers quelque chose de plus réaliste.

La précision des décors vous a-t-elle aidé ?

Plus le cadre dans lequel on joue est crédible, plus c'est simple d'entrer dans la peau du personnage. On est d'emblée plongé dans un autre monde : on s'y glisse avec plaisir et on sent alors qu'on a la confiance

du metteur en scène. Dans le cas de LA CONQUÊTE, il y avait un tel soin apporté à la vraisemblance des costumes, des décors et des maquillages que je me suis laissé porter, pour ainsi dire, par mon personnage.

Avez-vous ressenti de l'empathie pour le personnage ?

C'est un personnage complexe mais qui n'est pas dénué d'humanité. Dans le film, il est montré comme un type plutôt sympa, ce qui est d'ailleurs fidèle à sa réputation. J'aurais eu du mal à ne pas m'attacher à lui. D'autant que c'est un homme très drôle – à la fois dans la vie et dans le scénario ! Du coup, les dialogues étaient truculents et savoureux, ce qui contribue bien évidemment à me rendre le personnage sympathique.

Comment Xavier Durringer dirige-t-il ses acteurs ?

Il avait un œil très précis, car il savait exactement ce qu'il voulait. Ce qui ne l'empêchait pas de nous laisser une liberté incroyable. J'ai eu la chance d'être sur le plateau au tout début du tournage, ce qui m'a permis de nouer une vraie relation de confiance avec Xavier. Je crois d'ailleurs que la confiance caractérise l'ensemble de ce tournage.



« Oh, vous savez, Dominique, croyez en ma longue expérience, les journaux, ça va, ça vient et puis ça finit par emballer les poireaux. »

Jacques CHIRAC



DECORS

Xavier et son frère Eric Durringer, ont travaillé le détail : par exemple, ils ont recréé les patines ou la vraie cheminée de l'Elysée. Ils ont aussi retrouvé le système des trois grandes fenêtres du bureau du président, en faisant venir un bureau de l'étranger car il n'y en avait qu'un seul identique. De même, le bureau de Beauvau a été construit parce qu'il est très spécifique, avec quatre pieds à l'avant et des dorures bien particulières. Grâce aux photos, a été fait un travail considérable de repérages et de recherches de meubles et d'accessoires qu'on pouvait apercevoir sur le bureau de Chirac ou Villepin – pour qu'on ait vraiment l'impression d'avoir tourné à l'Elysée et à Beauvau.

Tous ces détails pour qu'on sente le poids réel de l'institution et pour pouvoir au plus vite l'oublier et se concentrer sur l'histoire et les acteurs.



COSTUMES

Avec Jurgen Doering, qui a travaillé pendant dix ans chez Yves Saint-Laurent, Xavier Durringer s'est efforcé de savoir précisément, à partir des photos, ce que portait tel ou tel homme politique dans telle et telle situation. Ils n'ont pas fait appel à un loueur de costumes, mais ont racheté toute la garde-robe de Sarkozy, de Cécilia et des « Sarko boys », tout en jouant avec les nuances et les couleurs !



PERRUQUES

Elles ont été confectionnées en Belgique par des spécialistes qui ont passé environ 1200 heures à recréer la chevelure de Sarkozy, en respectant l'implantation des cheveux et en veillant à ce que le frisé tombe au bon endroit.



LISTE ARTISTIQUE

Nicolas Sarkozy
Cécilia Sarkozy
Jacques Chirac
Claude Guéant
Dominique de Villepin
Franck Louvrier
Laurent Solly
Frédéric Lefebvre
Rachida Dati
Pierre Charon
Bernadette Chirac
Bruno Le Maire
Henri Guaino
Jean-Louis Debré
Pierre Giacometti
Richard Attias
Michaël Darmon

Denis PODALYDÈS
Florence PERNEL
Bernard LE COQ
Hippolyte GIRARDOT
Samuel LABARTHE
Mathias MLEKUZ
Grégory FITOUSSI
Pierre CASSIGNARD
Saïda JAWAD
Dominique BESNEHARD
Michèle MORETTI
Emmanuel NOBLET
Michel BOMPOIL
Gérard CHAILLOU
Nicolas MOREAU
Yann BABILEE KEOGH
Fabrice CALS

Entretiens et textes de Franck Garbarz
© 2011 PHOTOS: EMILIE DE LA HOSSERAYE MANDARIN CINÉMA - GAUMONT

LISTE TECHNIQUE

Réalisateur **Xavier DURRINGER**
Scénario et dialogues **Patrick ROTMAN**
Adaptation et dialogues **Xavier DURRINGER**
Conseiller à l'écriture **Michaël DARMON**
Producteurs **Eric et Nicolas ALTMAYER**
Une Coproduction **MANDARIN CINEMA GAUMONT**
Avec la participation de **CANAL + MULTITHEMATIQUES**
En association avec **MANON, COFIMAGE 22, COFINOVA 7, UNI ETOILE 8**
Musique Originale **Nicola PIOVANI**
Directeur de la Photographie **Gilles PORTE (A.F.C)**
Chef Décorateur **Eric DURRINGER**
Chef Costumier **Jürgen DOERING**
Directrice Casting **François MENIDREY (A.R.D.A)**
1^{ere} Assistante Réalisateur **Ambre VALADE**
Scrite **Carole FEVRE**
Son **Guillaume SCIAMA**
François MUSY
Gabriel HAFNER (A.F.S.I)
Chef Monteuse Image **Catherine SCHWARTZ**
Direction de Production **Marie-Jeanne PASCAL**
Directrice de Postproduction **Patricia COLOMBAT**

*« N'oubliez pas. Je suis une Ferrari.
Quand vous ouvrez le capot, c'est avec des gants blancs. »*

Nicolas SARKOZY

